



SAINTE JEANNE DES ABATTOIRS

DU 14 JANVIER AU 14 FÉVRIER 99



ODEON
THEATRE DE L'EUROPE

«Au théâtre comme dans la jungle...»

A ce jour, il reste une petite semaine de répétitions. En novembre, alors que le travail commençait, j'avais répondu à quelques questions. Je viens de les relire pour mesurer le chemin parcouru. Il y en a eu beaucoup... Par exemple, depuis quelque temps, je me suis plongé dans les écrits théoriques de Brecht. J'avais préféré ne pas y revenir trop vite, sans doute pour préserver une certaine fraîcheur, une sorte de naïveté calculée dans mon approche de *Sainte Jeanne*. Mais maintenant que les présentations avec la pièce ont été faites, en quelque sorte, j'ai pu revenir l'esprit tranquille au Brecht qu'on dit théoricien. Et je suis tombé, entre autres passages magnifiques, sur un extrait de ses carnets intitulé « Moi au théâtre ». Le voici : « Je suis un fauve et je me conduis au théâtre comme dans la jungle. Il faut que je bousille, je n'ai pas l'habitude de me nourrir de plantes. C'est pourquoi l'herbe sentait souvent la chair fraîche, et pourquoi les âmes de mes héros étaient des paysages hauts en couleurs, aux lignes pures dans un air ardent. Le piétinement

m'apaise de combattants qui se déchirent, les malédictions qu'ils poussent me rassasient, et les petits cris méchants des damnés me soulagent. La grande détonation excite ma sensibilité musicale, le geste définitif et incomparable satisfait mon ambition en même temps qu'il assouvit mon besoin de rire. Et ce que mes victimes ont de mieux, c'est ce grognement profond, infini, qui sort de la jungle, puissant et gavé, et qui, se perpétuant, fait frémir les âmes fortes. »

En lisant ces lignes, je me disais que Brecht était aussi un formidable spectateur : il avait beaucoup d'appétit, et des goûts très marqués. Dans cet autoportrait, il n'y a pas trace d'un goût pour les théories, pour le petit jeu des questions et réponses - il ne parle tout simplement que de besoins à combler pour éprouver du plaisir, comme autant de faims. Des besoins brutaux, peut-être, mais dont Brecht n'avait pas honte et dont il tirait sa jouissance. Je m'imagine donc Brecht, faute de trouver où satisfaire ces appétits, en train de se mettre lui-même aux fourneaux. Il ne s'agissait pas pour lui de traiter une question théorique, ou un « sujet » (comme l'économie dans *Sainte Jeanne*), mais de cuisiner la viande du monde selon son goût.

Il serait donc dommage de trouver que *Sainte Jeanne* donne de l'économie une vision « réductrice », comme on dit. S'il y a réduction, elle est culinaire. S'il y a réduction, c'est celle de l'art. Celle qui fait que la Montagne Sainte-Victoire ne rentre pas elle-même dans le cadre que définit Cézanne (encore heureux !), mais que le peintre construit un modèle réduit pour dégager une épure simplifiée, des lignes de force « dans un air ardent ». Et ce qui vaut pour le peintre vaut pour le dramaturge. Peut-être que l'économie est une sorte de montagne, mais le but de l'artiste n'est pas de la décrire avec « réalisme » (« réalisme », un mot miné. Dès qu'on le lâche, on risque d'y perdre quelque chose - le plus souvent la tête).

Si on n'accepte pas cette forme essentielle de réduction ou de simplification artistique, si on ne consent pas à accueillir *Sainte Jeanne* sans la mesurer et la juger d'entrée de jeu à l'aune du « réel », alors on risque de la trouver ou trop simple ou trop compliquée, et elle ressort broyée de cet étai. Mais il faut être net : si le réel est complexe, l'art n'a pas à le copier, et ne prétend même pas le réduire mais le faire réduire, passant d'une couleur à une autre, mêlant les

niveaux de jeu ou de langue, jouant des contradictions ou des provocations, bref, construisant une complexité d'un autre ordre. Et cette complexité - qui peut être simple dans ses effets, perçue aussi immédiatement que la ressemblance d'un tableau ou le choc d'un match de boxe - ne doit pas être jugée. Le temps du jugement intervient plus tard. Elle doit d'abord être appréciée pour elle-même, avec tous les sens y compris la pensée et de tous les muscles y compris le cerveau, sensuellement, avec malice mais aussi naïveté : simplement. Voilà ce que je voudrais souligner après ces longues semaines de répétitions, voilà ce que je souhaiterais offrir au public : avant de retourner au réel et de voir quels effets la pièce y provoquera peut-être pour vous, laissez donc quelques instants le réel et l'économie au vestiaire, vous les retrouverez bien assez tôt, et entrez donc goûter *Sainte Jeanne* comme un plat mitonné d'après une recette de Brecht. Oui, qu'on vienne avec fraîcheur en explorer les surprises et les arômes parfois énigmatiques, prêt à en jouir à son tour - tout simplement.

Alain Milianti
5 janvier 1998

SAINTE JEANNE DES ABATTOIRS

de BERTOLT BRECHT

mise en scène ALAIN MILIANTI

Traduction Pierre Deshusses

Décor-costumes Giulio Lichtner

Musique (composition et interprétation) André Litolff

Lumières Joël Hourbeigt

Dramaturgie Florence Gamblin

Son José Michel

Masques Francis Debeyre

Maquillages Marie Luiset

Assistant à la mise en scène Vincent Abitane

Assistante à la mise en scène Corinne Belet

Régisseur général Loïc Balay (Le Volcan)

Assistante aux costumes Isabelle Perillat

Réalisation des marionnettes Pierre Blot, Gabriele Cerminara,
Eric Faisant, Christoph Kowalczyk,
Giulio Lichtner, Yvette Rotscheid

Couturières Laurianne Chenel, Françoise Frapsauce,

Agnès Lamourre, Brigitte Massey,

Sylvie Régnier, Francesca Sartori

Construction du décor Atelier du Volcan

Peinture-décor Pascal Doudement

Administratrice de production Albane Guinet

•REPRÉSENTATIONS à l'Odéon-Théâtre de l'Europe du 14 janvier au 14 février 1999,
du mardi au samedi à 20 h, le dimanche à 15 h. Relâche le lundi.
Durée du spectacle : 3 h 00 avec entracte.

•REPRÉSENTATIONS au Volcan, Le Havre du 23 février au 13 mars 1999.

Sainte Jeanne des abattoirs dans la traduction de Gilbert Badia (éditions de L'Arche)
est disponible à la Librairie du Théâtre.

Le personnel d'accueil de l'Odéon-Théâtre de l'Europe est habillé par Sonia Rykiel.

avec

Michaël Abiteboul

May Bouhada

Agnès Dewitte

Christian Drillaud

Christophe Giordano

Jean-François Lapalus

Emmanuelle Michelet

Natacha Mircovich

Clotilde Mollet

Jerzy Radziwilowicz

Julie Sicard

Laurent Stocker

Serge Valletti

Fanny Avram

Ronan Beauperin

Agathe Bosch

Marjorie Currenti

Marie Delmas

Julien Duval

Estelle Galarme

Frédéric Garbe

Frédéric Grosche

Sébastien Lenthéric

Anne Marion-Gallois

Jean-Christophe Meurisse

Yoan Mourles

Elise Orsetti

Elsa Pokrovsky

Chœur des pauvres

Graham, Mulberry

Un chapeau noir, une journaliste

Mme Luckerniddle

Lennox, Gloom, un acheteur

Meyers, un apprenti, un détective

Snyder, un chef d'équipe, un éleveur, un détective

Un chapeau noir, une journaliste

Un chapeau noir, une journaliste

Jeanne

Mauler

Martha, un chapeau noir, une journaliste

Cridle

Slift

Une ouvrière, un petit spéculateur

Un ouvrier, un acheteur, un éleveur du Kentucky

Une ouvrière, un éleveur

Une ouvrière, un petit spéculateur

Une ouvrière, un acheteur

Un ouvrier, un éleveur, Jackson

Une ouvrière, une serveuse, un éleveur

Un ouvrier, un détective, un éleveur

Un ouvrier, un détective, un éleveur

Un ouvrier, un acheteur, un soldat

Une ouvrière, un courtier, un acheteur

Un ouvrier, un acheteur, un soldat

Un ouvrier, un acheteur

Une ouvrière, un éleveur

Une ouvrière, un petit spéculateur

Virginie Anzalone, Corinne Belet, Rodolfo Caballero,

Franky, Sophie Guille des Buttes, Aomar Lekdoun,

Véronique Loeve, Andrée Lopez, Richard Nadal,

Abder Ouldhaddi, Isabelle Patey, Lucien Réno

REMERCIEMENTS : Mario Prost, Philippe Labarde, Benno Besson, Mgr de Taragon, Gerd-Léo Kuck,
Pauline Famelart (Théâtre des Amandiers Nanterre), Isabelle Gangloff (Théâtre de Gennevilliers),
Michel Pons, Hubert Beilvaire et toute l'équipe de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

PRODUCTION Le Volcan - Le Havre

Coréalisation Odéon-Théâtre de l'Europe.

avec le soutien de la SPEDIDAM, la participation artistique du Jeune Théâtre National
et des élèves de deuxième année de l'Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes (ERAC).

Entretien

Alain Milianti

Après trois semaines de répétitions, comment percevez-vous cette pièce si peu jouée en France ?

Nous allons de surprise en surprise. La première et la plus agréable, c'est l'énergie, la vitalité que le travail nous apporte. Le contraire était possible : après tout, *Sainte Jeanne* est la plus longue pièce du répertoire brechtien, et certainement une des plus énigmatiques. Mais c'est d'abord une pièce très drôle, et nous nous amusons beaucoup. D'ailleurs, cette gaieté est une des couleurs du spectacle. Je n'ai que très rarement rencontré une telle énergie joyeuse dans une pièce depuis que je fais du théâtre.

Qu'est-ce qui explique un tel climat ? Il y a d'abord le plaisir de découvrir cette pièce qui déborde de vie. Brecht a dit quelque part que le théâtre épique pouvait être comparé à un ver dont chaque tronçon continue à vivre quand on le coupe en morceaux. Dans *Sainte Jeanne* - c'est encore une autre belle surprise des répétitions - chaque scène tient par elle-même, va droit au but. C'est une pièce sans graisse, qui avance à toute vitesse. Et en même temps elle est fourmillante. Il y a du vers et de la prose, il y a des chants, il y a un

rythme de feuilleton et un parcours initiatique, il y a des rebondissements et un duel entre deux protagonistes fascinés l'un par l'autre... Il y a des choses d'une cruauté terrible et en même temps d'une virtuosité étourdissante dans l'humour : parodie, ironie, insolence, Brecht déploie toute sa panoplie. C'est comme si lui, qui aimait tant la scène, nous faisait un cadeau, tout en nous demandant d'approcher *Sainte Jeanne*, comment dire ? sans complexes, sans préjugés.

Quels préjugés ?

Ceux qui relèvent du malentendu brechtien en France, qui fait de Brecht avant tout un professeur de morale, un militant ou un donneur de leçons politiques. Avec la misère et l'économie comme sujets de *Sainte Jeanne*, l'inquiétude pouvait être grande. Aurions-nous affaire à un catéchisme politique ? Les répétitions dissipent nos dernières craintes : ce que révèlent les acteurs - et eux seuls pouvaient le faire - c'est une liberté de ton, une audace et une absence totale d'intimidation qui appartiennent vraiment à Brecht. Il met en avant ce qu'aucun manuel d'économie politique, aussi savant soit-il, ne peut décrire : les opérateurs boursiers,





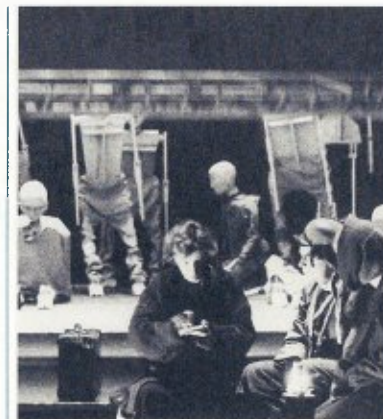
bien plus que des experts - qui pourrait le croire encore après le Crédit Lyonnais? - sont avant tout des pitres. Oui, des pitres affolés par le pouvoir et l'argent. Benno Besson, qui a beaucoup monté la pièce, utilise une belle image : ce champ clos qu'est la Bourse ressemble à une cour de récréation dans laquelle des gamins capricieux joueraient, non pas avec des pistolets à eau, mais avec des P38 ou des pistolets mitrailleurs. Vous voyez le carnage et le cauchemar... Les dégâts sont énormes, mais au fond il y a quand même cette dimension ludique et sinistre : une énorme pitreserie aux conséquences atroces. Et cet aspect absurde et scandaleux du monde incontrôlé de la finance, Brecht le dénonce comme personne en nous le faisant ressentir. Nous passons sans arrêt du rire à la colère et je souhaite que l'un n'empêche pas l'autre.

La dimension de l'humour est donc pour vous essentielle dans *Sainte Jeanne*? Une de mes boussoles, propre à me guider, quand je me suis mis à lire la pièce, a été Milan Kundera. Dans un article intitulé « Le jour où Panurge ne fera plus rire », qu'on trouve dans *Les testaments trahis*, il raconte une expérience de ses vingt ans, du temps où il lisait Rabelais dans le dortoir d'une usine. Les ouvriers lui ont demandé ce que son livre racontait. Il leur a lu le chapitre où Panurge se venge d'une femme qui a repoussé ses avances en l'aspergeant pendant la messe d'une mixture odorante à base de chienne en chaleur. Evidemment, quand elle sort de l'église, tous les chiens des environs lui courent après - Rabelais précise qu'ils étaient six cents mille et quatorze ! Et tous les ouvriers ont éclaté de rire. C'est ce rire qui émer-

veille Kundera : avec qui sympathiseraient-ils - avec Panurge ? avec la dame ? Ou même avec les chiens ? En tout cas, ils riaient d'un rire qui n'est rendu possible que par la littérature, c'est-à-dire, selon Kundera, par un champ imaginaire où il y a suspension des jugements moraux. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de jugement moral du tout, mais qu'il est entre parenthèses, différé, renvoyé ailleurs. Les personnages, les situations ne se conforment pas à un modèle « réel », préexistant, mais proposent des niveaux d'expérience que justement le « réel » n'autorise pas. Et cela ouvre une distance qui permettra peut-être de juger, mais qui ne juge ou qui ne préjuge pas. C'est à cela que je suis sensible dans *Sainte Jeanne*. Qui a raison dans la pièce ? Le théâtre nous libère de cette question et libère le rire dans le même mouvement.

N'y a-t-il pas un Brecht didactique dans *Sainte Jeanne* ?

Je ne crois pas que les spécialistes français de Brecht fassent de *Sainte Jeanne* une pièce didactique, mais plutôt une pièce épique. Croyons-les. De toutes façons, au-delà des classifications, le didactisme m'ennuie. Cette volonté d'enseigner - je pense que Brecht voulait autre chose - est archaïque, datée, issue de l'ère du tout-politique où le théâtre se devait de participer à la diffusion d'idéologies, ou pire, à l'édification d'une vérité. Moi qui aborde Brecht pour la première fois, dix ans après la chute du mur de Berlin, je n'ai pas sacrifié au rite qui fait lire et com-



menter ses écrits sur le théâtre avant d'ouvrir ses pièces. J'aborde Brecht pour ce qu'il est à mes yeux et ce qu'il était aux yeux de Giorgio Strehler : avant tout un artiste, un poète plongé tous les jours de sa vie dans le travail de la langue. Hannah Arendt a écrit les plus belles pages qui soient à ce sujet : Brecht était un poète et c'est en tant que tel qu'il faut le lire. Cette remarque si simple consomme le divorce d'avec la tradition française de la réception de Brecht. Il n'était pas un marxiste dogmatique et orthodoxe qui écrivait des pièces de théâtre, mais un écrivain à qui Marx - mais pas seulement, et de loin... - a fourni de nouveaux thèmes et ouvert des perspectives nouvelles, un éclairage sur des pans de réalité à conquérir littérairement, bref, de la matière d'écriture. C'est par ce chemin de la langue que je suis entré dans la pièce et j'y ai découvert bien plus d'énigmes, belles et troublantes, bien plus de mystères que de vérités tranchées et tranchantes.





Un Brecht ni sceptique, ni fanatique ? Brecht est entre les deux : un hérétique. Et encore... Car au fond, les fanatiques adorent les hérétiques : ils sont sur le même terrain. Pourquoi est-ce que les ayatollahs, par exemple, en veulent tant à Rushdie ? Parce qu'il serait un hérétique ? Justement non. Il n'y a pas trace d'un contenu dogmatique dans ses romans. On en revient à Kundera ! *Les Versets sataniques* commencent par un accident d'avion, et deux prophètes en costume trois-pièces, tout en tombant dans le vide, commentent une conversation. Ce n'est pas du dogmatisme, c'est de l'humour ! La littérature fait passer par un kaléidoscope d'émotions et remet les grandes figures à échelle humaine. Alors que les tenants du sacré situent

tout dans un rapport de soumission au supra-humain, la sainteté de Jeanne vient de ce qu'elle découvre l'humanité, de ce qu'elle doit s'arracher à sa propre Église pour pousser cette découverte à son terme, et c'est une découverte, une initiation, à laquelle le théâtre nous permet justement d'assister. L'art rend les gens libres, et là, Brecht est si je puis dire dans la continuité de Rushdie, à l'opposé de ce qu'on imagine quand on dit « Brecht » : on entend « soumission à un point de vue », mais c'est le contraire. En URSS, il était considéré comme formaliste ! Le vrai héritier de Brecht, c'est Heiner Müller. La seule façon d'hériter de Brecht, ou de se réclamer de sa tradition, c'est d'hériter de son insolence.



Y compris à l'égard de Brecht lui-même ? Ou plutôt à l'égard d'un certain brechtisme. Heiner Müller parle d'une rencontre où Brecht a d'abord fait sortir les journalistes, puis a dit, si je me souviens bien, que s'il voulait un théâtre, c'était pour y organiser rigoureusement, scientifiquement, des scandales. Il a ajouté ensuite que selon lui, la grande tâche des gens de théâtre pour les dix ou vingt années à venir serait de libérer le théâtre des idéologies ! C'est quelque chose que je comprends intimement. Il n'y a que la tradition française qui a fait de Brecht le tenant d'un corps de doctrine. C'est un malentendu qui remonte à Barthes, ébloui par ce qui lui était apparu comme un théâtre presque parfait. De façon significative, quand Barthes

établit sa fameuse distinction entre « écrivain » pour qui l'écriture est à elle-même sa propre fin et « écrivain » chez qui l'écriture vise hors d'elle-même et de la littérature, il y a une figure et une seule qui fait exception : Brecht, justement - le seul écrivain qui, de façon exemplaire, n'écrirait pas que pour écrire. D'où le malentendu : l'écriture de Brecht prendrait sens en dehors d'elle, et Brecht l'idéologue finit par occulter l'écrivain.



Et l'écrivain, dans *Sainte Jeanne*, comment se manifeste-t-il?

J'ai insisté sur l'humour, il faudrait aussi parler de l'émotion. C'est vrai que la tendresse n'est pas au premier degré, chez Brecht, mais elle est bien là. On peut ne pas en être dupe, mais encore faut-il d'abord l'éprouver ! Cela dit, les noms des personnages portent déjà la marque d'un écrivain. Jeanne Dark, ça a un côté un peu potache, mauvais jeu de mots, mais les plaisanteries de Brecht sont souvent à prendre au sérieux, et ce « Dark » ne sert pas seulement à transporter Jeanne à Chicago : il l'associe à un monde obscur, nocturne,

comme les abattoirs. Ou encore Mauler, le « roi de la viande » : « Maul », en allemand, c'est la gueule d'un animal, ce qui donne déjà au personnage une couleur particulière. Entre la sainte des ténèbres et le grand dévorateur, l'humanité est comme un enjeu qui n'est jamais garanti. L'animalité n'est jamais loin dans la « jungle des villes », où les corps sont destinés à l'équarrissage... Il y aura des animaux et des mannequins dans le spectacle. Et des masques aussi. Les visages humains, Jeanne sait les voir, elle sait les lire. Derrière ce que Mauler appelle « la méchanceté des pauvres », elle

sait retrouver « la pauvreté des pauvres », et leur souffrance. Quand elle voit Mauler pour la première fois, elle le reconnaît immédiatement : « tu es Mauler ». Et il a beau nier, elle insiste, elle sait que c'est lui, car il a « le visage le plus sanguinaire ». Je trouve ça extraordinairement troublant : c'est comme si elle détenait d'emblée la clef de l'identité de Mauler, et d'ailleurs lui-même est fasciné, car quand quelqu'un vous donne votre vrai nom, c'est la porte ouverte à l'amour... Mauler, de son côté, ne peut pas supporter de voir les visages des pauvres. Littéralement, il s'évanouit ! Mais le

visage de Jeanne, Mauler ne peut lui échapper, et à l'issue de la grande scène entre eux où Jeanne va commencer sa descente aux enfers, quand elle le quitte pour rejoindre les ouvriers des abattoirs, Mauler conclut par quatre vers que la tradition interprétative allemande considère comme un des joyaux de la langue : « Ainsi donc, cette nuit, Mauler, tu te lèveras toutes les heures ! Tu regarderas par la fenêtre pour voir s'il neige, et s'il neige, alors il neigera sur elle - que tu connais. »

Propos recueillis le
25 novembre 1998



L'actualité

de l'Odéon - Théâtre de l'Europe

Au Petit Odéon

DU 12 AU 30 JANVIER 1999
Trois semaines, 15 heures
de programme

DUOS, SOLOS, TRIOS ET RESTOS! 1976-1998

Un parcours d'écriture

Lectures, mises en espace, spectacles de Serge Valletti avec Anne Alvaro, Gilles Arbona, Marc Betton, Jérôme Derre, Jean-François Lapalus, Christian Mazzucchini, Gérard Morel, Philippe Morier-Genoud, Sylvie Orcier, Annie Perret, Marie-Paule Trystram, Serge Valletti

Serge Valletti - à lui tout seul, tout un programme ! - inaugure l'année avec son propre festival, entre souvenirs d'homme-orchestre et anthologie personnelle : une douzaine d'acteurs (la troupe de l'Odéon plus quelques autres), vingt ans de vie notamment et notamment théâtrale, quinze textes de, par, avec Serge Valletti, que le public de l'Odéon a pu voir en 1996 dans son *Sixième Solo* et qu'il va retrouver comme comédien dans *Sainte Jeanne des abattoirs*. Le plan de



vol annoncé laisse prévoir (mais Valletti aime les surprises) un itinéraire qui s'ouvrira et se conclura sur des monologues, tout en conduisant de la quasi-lecture à la franche mise en scène, de la reprise à la création. Ainsi transformé en musée Valletti, le Petit Odéon abritera des œuvres jouées en Avignon, à Grenoble ou dans le XI^{ème} arrondissement, dans des cinémas désaffectés, des ex-pizzerias ou des futures crêperies, au coin d'un bar pendant les heures creuses ou au fond d'une cave de la Place des Vosges à la lueur d'une bougie - mais toujours, tout compte fait, dans des théâtres.

Le calendrier détaillé des représentations est disponible dans le hall d'accueil du Théâtre.

Représentations au Petit Odéon : du mardi au samedi à 18 h, relâche le dimanche et le lundi.

Les rencontres du jeudi

Autour de *Sainte Jeanne des abattoirs*

Les jeudis 21 et 28 janvier et les jeudis 4 et 11 février à l'issue des représentations, en présence d'Alain Milianti et des comédiens.
Entrée libre - Grande Salle
Renseignements : 01 44 41 36 90

Les Carrefours de l'Odéon

Mystique et philosophie

Rencontre préparée et animée par Jacob Rogozinski et Benoît Chantre avec la participation de Stanislas Breton, philosophe, Alain Cugno, philosophe, et Christian Jambet, philosophe et orientaliste.
Cette rencontre est dédiée à la mémoire de François Proust.
Le samedi 6 février à 15 h.
Entrée libre - Grande Salle
Renseignements : 01 44 41 36 44

Textes dits au Petit Odéon

Adam Geist

de Dea Loher
Lecture proposée par Gilles Dao
Lundi 1^{er} et mardi 2 mars à 18 h

La main, dans le bocal, dans la boîte, dans le train

de Pedro Sedlinsky
Lecture proposée par
Véronique Bellegarde
Lundi 8 et mardi 9 mars à 18 h

Le Chemin des Orangers

de Pierre Dembat
Lecture proposée par l'auteur
Lundi 15 et mardi 16 mars à 18h

Le livre perdu

de Roger Dextre
Lecture proposée par Astrid Bas
Date à déterminer

Entrée libre, dans la limite des places disponibles.
Réservation obligatoire au
01 44 41 36 12

Prochains spectacles

Grande salle

DU 4 AU 17 MARS 99

CE SOIR *en italien surtitré* ON IMPROVISE (*Questa sera si recita a soggetto*)

de Luigi Pirandello
mise en scène Luca Ronconi

Ronconi, extraordinaire créateur de formes, n'avait encore jamais abordé Pirandello en version originale. Il organise ici avec humour et acuité le

face-à-face entre l'« italianité » mélodramatique d'une compagnie de comédiens indisciplinés et la « germanité » sévère de leur metteur en scène. Le maître de Rome signe ainsi, avec un spectacle dont Lisbonne, Barcelone, Vienne ou Stockholm ont applaudi l'intelligence et la beauté lumineuse, une magnifique leçon de théâtre européen.

Représentations :
du mardi au samedi à 20 h,
le dimanche à 15 h; relâche le lundi.
Location ouverte à partir du
4 février 1999.



Au Petit Odéon

DU 16 AU 27 FÉVRIER 99

ECCHYMOSE

de et par Jean-René Lemoine
avec Jenny Alpha, Nicole Dogué,
Yasmina Ho-You-Fat, Michèle
Lemoine, Myriam Tadessé
(distribution en cours)

Jean-René Lemoine a obtenu en 1998 le Prix de la Critique pour *L'Ode à Scarlett O'Hara*, sa première œuvre, qu'il avait lui-même mise en scène après en avoir dirigé une lecture au Petit Odéon. Pour sa nouvelle pièce, *Ecchymose*, il a souhaité approfondir volontairement une technique de répétitions en plusieurs étapes que les hasards du calendrier lui avaient imposé de mettre à l'épreuve pendant la création de *L'Ode*. Jean-

René Lemoine revient donc à l'Odéon pour y tenter une expérience théâtrale assez rare : la présentation en avant-première, mais tout à fait achevée en elle-même, d'un travail en cours d'élaboration, comme une esquisse autonome destinée à trouver son expression définitive sur un plateau plus vaste au Théâtre de la Tempête. La proximité du public au Petit Odéon lui permettra de donner une première version intime et légère de cette œuvre où Ophélie, Rodogune, Juliette et Chimène accompagnent de leur présence solaire et sereine le deuil que retransverse Zaïre, partagée entre les voix et les âges de deux actrices : Nicole Dogué (qui prit part à l'aventure de *L'Ode*) et la grande comédienne noire Jenny Alpha (qui participa notamment à la création des *Nègres* de Genet).

Représentations au Petit Odéon :
du mardi au samedi à 18 h,
relâche dimanche et lundi.

SAISON 98 / 99

Grande Salle

- 22 septembre - 31 octobre **PHÈDRE**
Jean Racine / Luc Bondy
- 17 novembre - 22 novembre **BALI - DANSES DE DRAMES**
- 2 décembre - 12 décembre **LES SOMNAMBULES** en polonais, surtitré
Hermann Broch / Krystian Lupa
- 14 janvier - 14 février **SAINTE JEANNE DES ABATTOIRS**
Bertolt Brecht / Alain Milianti
- 4 mars - 17 mars **CE SOIR ON IMPROVISE**
(Questa sera si recita a soggetto) en italien, surtitré
Luigi Pirandello / Luca Ronconi
- 7 avril - 9 mai **PINOCCHIO**
Carlo Collodi / Bruno Boëglin
- 15 juin - 27 juin **LES GÉANTS DE LA MONTAGNE**
(Els gegants de la montanya) en catalan, surtitré
Luigi Pirandello / Georges Lavaudant

La Cabane de l'Odéon

- 6 avril - 8 mai **LOUÉ SOIT LE PROGRÈS**
Gregory Motton / Lukas Hemleb
- 25 mai - 12 juin **IVANOV**
Anton Tchekhov / Eric Lacascade

Petit Odéon

- 3 novembre - 14 novembre **LE DÉCAMÉRON DES FEMMES**
24 novembre - 28 novembre Julia Voznesenskaya / Julie Brochen
- 12 janvier - 30 janvier **DUOS, SOLOS, TRIOS
ET RESTOS ! 1976-1998**
Serge Valletti
- 16 février - 27 février **ECCHYMOSE**
Jean-René Lemoine
- 20 avril - 7 mai **EN FUITE**
Jean Genet, Georges Perec, Nathalie Sarraute /
Laurent Gutmann